

Jean Delumeau, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris,
Éditions Civilisations, 1967, 718 p.

André Berthiaume

Volume 2, Number 1, avril 1969

La France et le monde hispanique (XVIII^e et XIX^e siècles)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500061ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500061ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Berthiaume, A. (1969). Review of [Jean Delumeau, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Éditions Civilisations, 1967, 718 p.] *Études littéraires*, 2(1), 107–109. <https://doi.org/10.7202/500061ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Jean DELUMEAU, *la Civilisation de la Renaissance*, Paris, éditions Arthaud, Coll. *Les Grandes Civilisations*, 1967, 718 p.

M. Jean Delumeau, professeur à la Faculté des lettres de Rennes, nous propose ici un ouvrage tout à fait remarquable. Utilisant avec discernement les acquisitions les plus récentes de la science historique, l'auteur, qui s'est attelé à une tâche particulièrement difficile, nous donne un large panorama d'une civilisation avec toutes ses ramifications historiques et géographiques. On peut dire qu'avec *l'Âge de l'humanisme* d'André Chastel et Robert Klein, paru en 1963 aux éditions des Deux-Mondes, l'ouvrage de M. Delumeau constitue la synthèse la plus importante sur la question.

Ce volume s'insère entre les deux études que MM. Jacques Le Goff et Pierre Chaunu ont respectivement consacrés à l'Occident médiéval et à l'Europe classique. Disons tout de suite pour les familiers de cette collection que M. Delumeau a heureusement opté pour une langue simple et efficace. Il a eu, de son propre aveu, « pour souci constant d'éviter le paradoxe et les formules qui étourdissent sans convaincre », contrairement à ses collègues qui abusent des formules tarabiscotées, surtout M. Chaunu, lequel, incidemment, considère la Renaissance comme un simple appendice du Moyen Âge.

Après avoir examiné les deux termes « solidairement inexacts » de Moyen Âge et de Renaissance, M. Delumeau nous propose une définition particulièrement heureuse de celle-ci qui « signifie et ne peut signifier que la promotion de l'Occident à l'époque où la civilisation de l'Europe a de façon décisive distancé les civilisations parallèles ». Bond en avant qu'il faut attribuer au développement de la technique. « Ainsi, donnant au

nombre, à la suite des pythagoriciens, un caractère presque mythique et religieux, [la Renaissance] a été néanmoins conduite par cette route indirecte vers le quantitatif et la notion scientifiquement féconde que les mathématiques constituent le tissu de l'univers ». C'est précisément le développement de la dialectique mathématique qui a permis à l'Europe de submerger le monde ¹.

M. Delumeau, plaçant résolument la Renaissance sous le signe du progrès, dénonce « la fausse image d'un retour vers le passé. » Il est ainsi amené à donner au réveil de l'Antiquité sa juste mesure. Le retour à l'Antiquité, laquelle on ne connaîtra d'ailleurs que superficiellement, ne va pas sans un certain irrespect et surtout sans la volonté de dépasser les Anciens. En outre, il va de soi que « le retour à l'Antiquité n'a été pour rien dans l'invention de l'imprimerie et de l'horloge mécanique, dans le perfectionnement de l'artillerie, dans la mise au point de la comptabilité à partie double ou de la lettre de change, et dans l'organisation des foires bancaires ».

M. Delumeau croit à la marche irréversible du progrès, marche dans laquelle s'inscrit magnifiquement la Renaissance, « de la fin du XIII^e siècle à l'aurore du XVII^e et de la Bretagne à la Moscovie ». L'historien souligne que « jamais aucune civilisation n'avait accordé autant de place à la peinture et à la musique, ni lancé vers le ciel de si hautes coupes, ni porté au niveau de la haute littérature tant de langues nationales écloses en un si petit espace. Jamais dans le passé de l'humanité tant d'inventions n'avaient été mises au point dans un si court laps de temps ».

¹ Voir, à ce sujet, l'ouvrage de M. André Amar, *l'Europe a fait le monde* (Planète), qui retrace justement les étapes conquérantes de la longue marche de la pensée occidentale.

Le prodigieux dynamisme européen qu'incarne Faust, celui de Marlowe et, mieux encore, Léonard de Vinci, est d'autant plus étonnant qu'il subit maintes épreuves : disettes, épidémies, guerres. « La mise en cause de la pensée cléricale du Moyen Âge, le redémarrage démographiques, les progrès techniques, l'aventure maritime, une esthétique nouvelle, un christianisme repensé et rajeuni : tels furent les principaux éléments de la réponse de l'Occident aux difficultés de tous ordres qui s'étaient accumulées sur sa route ».

M. Delumeau observe par ailleurs que la Renaissance, qui affectionne les chemins détournés, est un véritable « océan de contradictions ». Notons par exemple que l'humanisme voulait créer l'homme de l'avenir en se tournant vers le passé lointain et en reniant le passé immédiat dont il était évidemment tributaire. Mais les contradictions n'ont pas effrayé les hommes de cette époque. On sait qu'un Montaigne, un Lope de Vega ou un Shakespeare s'y épanouissaient. Sur le plan pictural, nous voyons Titien représenter scènes bibliques et nudités mythologiques avec une égale conviction. M. Delumeau rappelle que « les hommes de la Renaissance conciliaient souvent sans difficulté un style de vie très païen et des préoccupations fort sensuelles avec une foi sincère et même ardente ». N'est-ce pas le même Marot qui fait l'éloge du *Beau tétin* que nous voyons travailler avec Calvin ?

Le goût de la joie qu'exprime le Rabelais des premiers livres ne parvient pas à éclipser une profonde mélancolie qui imprègne toute l'époque et que traduisent les nombreuses « utopies » qui sont autant de refus du présent. M. Delumeau souligne combien fut douloureuse la naissance de l'homme moderne, ce dont témoigne

L'Aurore de Michel-Ange dont toute l'œuvre, suivant Élie Faure, est « l'épopée de la Passion intellectuelle ».

Pourtant, malgré les épreuves, malgré le regain d'obscurantisme et d'intolérance, la Renaissance « a amorcé la libération de l'individu en le sortant de l'anonymat médiéval et en commençant à le dégager des contraintes collectives ». Érasme, Luther, l'Arétin, Léonard, Raphaël, Michel-Ange, autant de personnalités hors série qui, malgré leur humble extraction, s'affirmèrent envers et contre tous jusqu'à marquer profondément leur temps.

Dans sa préface, M. Raymond Bloch a raison de souligner la « prudence scrupuleuse » de M. Delumeau. Le lecteur appréciera en plusieurs occasions l'honnêteté exemplaire de l'historien, respectueux des faits et des textes, en particulier à propos de la question religieuse.

Une entreprise de cette ampleur appelle presque inévitablement des réserves. On peut regretter, par exemple, que M. Delumeau n'ait pas accordé une plus large part à l'histoire des idées qui ont traversé et nourri la Renaissance européenne. Dans une perspective de civilisation, il nous semble que les courants augustinien et néo-platonicien méritaient plus que d'occasionnelles remarques. On a déploré avec raison que l'auteur n'ait pas abordé l'évolution du droit ni les rapports avec les civilisations orientales. En outre, M. Delumeau, dont les précédents travaux ont surtout porté sur la vie économique et sociale de la Rome du XVI^e siècle, s'est peut-être trop attardé sur les progrès techniques, économiques et sociaux de la Renaissance. L'avantage de cette position est de compléter heureusement les ouvrages classiques de Burckhardt et de Nordström, de même que celui, tout récent, qu'André Chastel a publié chez Skira.

À l'intérieur de chaque chapitre, M. Delumeau procède par courts articles qui développent une question précise et qui donnent à l'ensemble de la synthèse une cohérence dynamique. Ce procédé de composition qui n'est pas sans évoquer le style maniériste nous vaut d'authentiques « essais » sur des sujets aussi divers que la naissance des consciences nationales, l'archéologie humaniste, l'importance nouvelle des laïcs dans l'Église, le progrès dans le travail des textiles, l'assurance maritime, l'élargissement du fossé entre riches et pauvres, le déclin des universités, la place de l'enfant dans l'iconographie.

Avec ses cartes nettes, ses graphiques instructifs, ses tableaux chronologiques et sa bibliographie d'orientation, cet imposant ouvrage est aussi agréable qu'utile à parcourir. Soulignons la qualité des nombreuses illustrations, ingénieusement groupées par cahiers et assorties de copieuses légendes. Un dictionnaire historique et biographique placé en fin de volume donne des explications complémentaires et parfois, disons-le, superflues, puisqu'elles sont une simple répétition de ce que l'on peut trouver dans le corps même du livre. Notons enfin, dans l'index, des absences: Pedro Mexia, Francisco Sanches, Corneille Agrippa...

Mais ces quelques réserves n'entachent pas la réussite certaine de M. Delumeau. Voilà certes un très beau livre, un grand livre qui transmet brillamment les trois messages de la Renaissance: « Mathématiques, beauté, charité: les trois conditions du succès de l'entreprise humaine ».

André BERTHIAUME

Université Laval

□ □ □

La Correspondance d'Érasme (vol. 1: 1484-1514), traduite et annotée d'après l'*Opus Epistolarum* de P. S. Allen, H. M. Allen et H. W. Garrod; traduction française sous la direction d'Alois Gerlo et Paul Foriers, Bruxelles, Presses académiques européennes, Québec, Presses de l'Université Laval, 1967-... , 571 p.

Il aura fallu attendre bien longtemps pour voir paraître cette traduction de la correspondance complète d'Érasme. Tous les fervents du XVI^e siècle ne manqueront pas de considérer la parution de ce premier volume¹ comme un événement littéraire.

On pourrait se demander en quoi une traduction peut être célébrée à l'égal d'un « événement ». La correspondance d'Érasme n'a-t-elle pas été mise à jour et éditée intégralement? Une traduction ne fait-elle pas ici double emploi?

Certainement pas! Abandonnons cette douce et trompeuse illusion que tous les chercheurs lisent le latin avec une grande facilité. Ils sont très rares les philologues capables de se passer de l'aide du dictionnaire dans la lecture des textes du XVI^e siècle; et parcourir quelques centaines ou quelques milliers de lettres peut alors devenir une charge excessivement lourde et rebutante. Ainsi, cette entreprise de l'Institut pour l'Étude de la Renaissance et de l'Humanisme permet au spécialiste de lire, dans sa langue, une masse de documents qu'il peut, s'il le désire par souci d'exactitude, confronter ensuite avec l'original. Quant au profane, il y trouve un encouragement à franchir le seuil d'un monde dont les difficultés de la langue latine lui interdisaient l'accès.

Signalons aussi le courage et l'esprit de collaboration que

¹ L'ouvrage comportera 12 volumes totalisant environ 5 800 pages.